

10

16°Y² 'ITALIANO'
23864
(16½)

BERTRAND ET RATON

IMPRIMERIE 00.02026

ALTERNANCE

**BERTRAND
ET
RATON**

1607/2
23864
(167)

THE

IN

NOTAR

Paule TALIANO

**BERTRAND
ET
RATON**

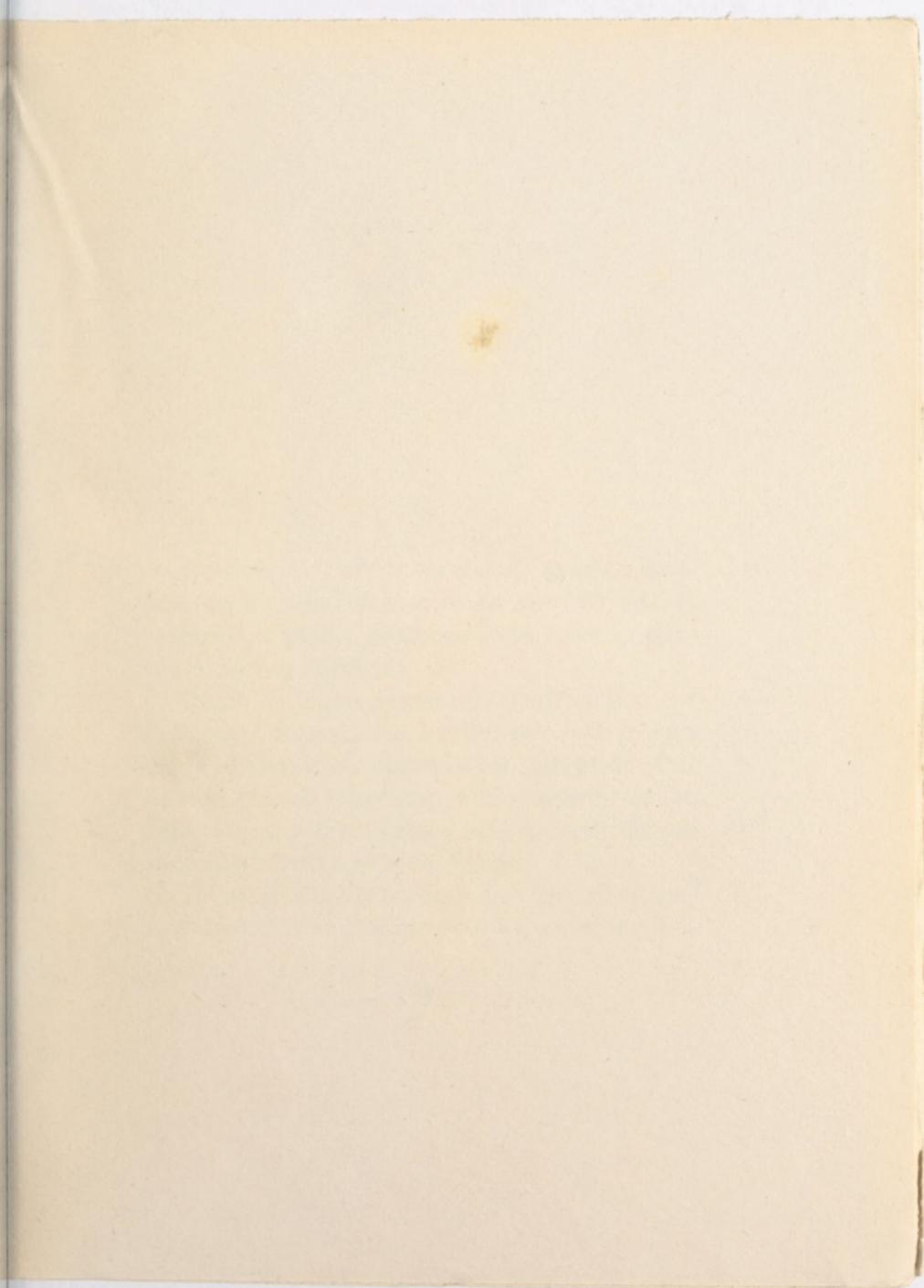
COLLECTION ALTERNANCE

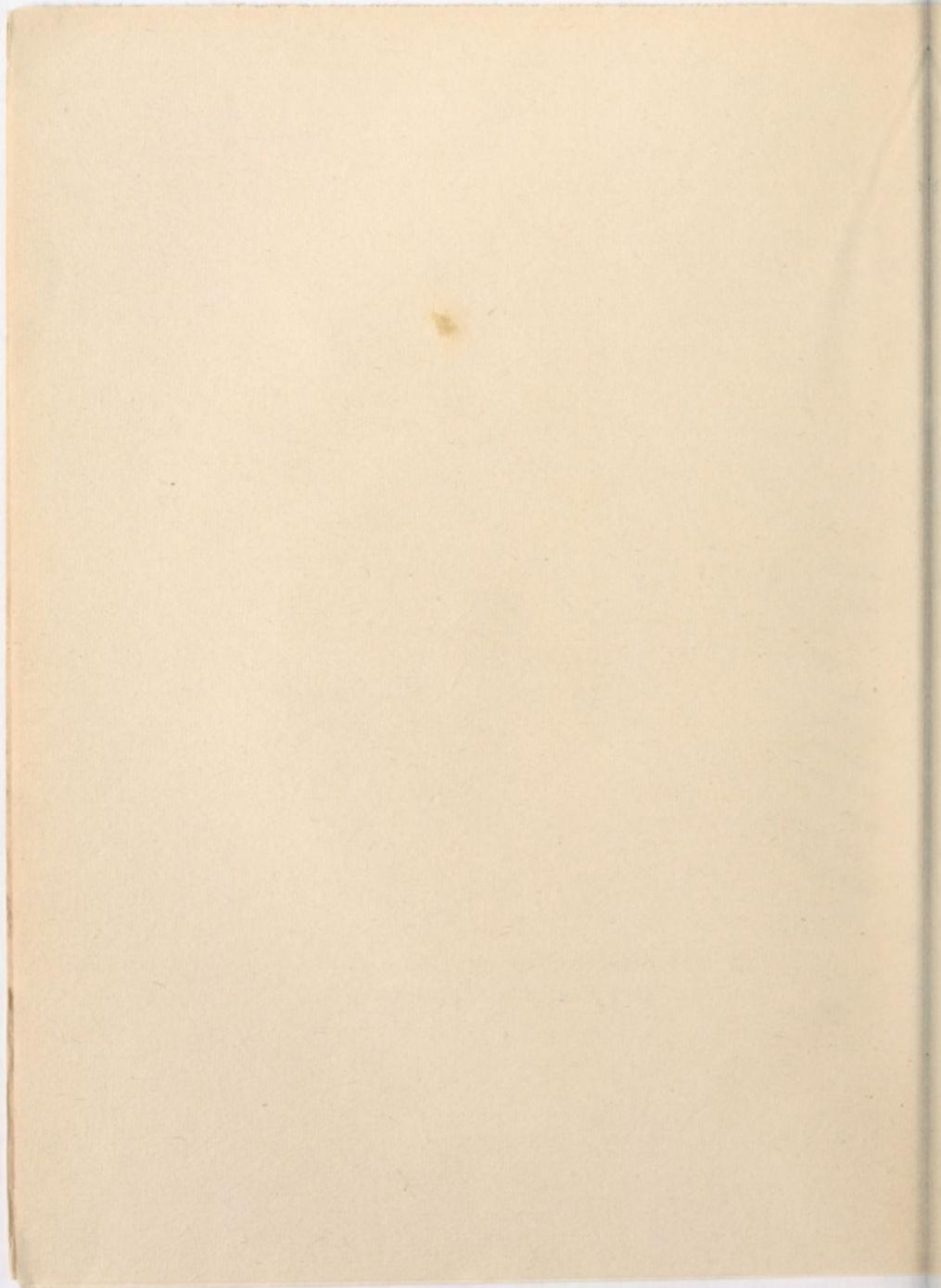
Les Editions du Scorpion

Jean d'Halluin, Editeur - 1, Rue Lobineau - Paris (6^e)



© by « Editions du Scorpion » 1960
Tous droits réservés pour tous pays





Dans la carriole brimbalante qui le ramenait au douar, Rahmouni Ahcène dit Raton, respirait à pleins poumons l'air frais et parfumé du soir tombant.

Rebih, le mulet paresseux, tirait mollement l'attelage, dressait une oreille aux ordres secs du conducteur, et reprenait son allure de vieil animal têtu et lourdaud. « Il commence à se faire vieux, pensa Raton ; je le connais depuis toujours ; brave bête de Rebih ! »

Le siège disjoint n'était pas des plus confortables ; on voyait la route à travers le plan-

cher ajouré de la voiture, et Ahcène, assis près du cocher tressautait au rythme des cahots ; les roues jouaient dans l'essieu, insouciantes et folles, s'écartaient et se rapprochaient de la carriole, qui semblait devoir se disloquer à tous moments. Maintenant, les ornières se multipliaient dans le chemin poudreux, et le mulet descendait au pas la pente raide qui menait à l'oued.

Un air de flûte doux et triste monta dans le crépuscule... « Tiens, le vieux Kadour rentre ses chèvres », se dit Ahcène ; sur le versant de la colline, le berger dirigeait avec un bâton le troupeau bêlant vers le bercail ; parfois, les jeunes chevreaux épris de liberté se sauvaient, essayaient de brouter çà et là une herbe rare délicieuse, mais bien vite ils rentraient dans le rang, affolés par le vieux Kadour qui grondait de sa voix rude de montagnard. Raton les suivit un moment du regard, heureux, comme à chaque retour.

Salah, son oncle, imperturbable et rêveur, ne parlait pas beaucoup : il conduisait Rebih, ou plutôt Rebih le conduisait. L'oncle Salah suivait sans arrêt un rêve intérieur qui le laissait toujours morose et pensif. On traversa l'oued où coulait un mince filet d'eau claire. Le courant d'air frais de la vallée caressa agréablement la peau ; la brume légère flottait en lambeaux ; le mulet fit sa halte habituelle : il but longuement, renifla bruyamment, et l'attelage repartit... Deux cents mètres encore ; ils arrivaient !

Comme tout était paisible et ordonné ! Les feux brûlaient à l'intérieur des gourbis, les galettes cuisaient, et Raton devina que ce samedi soir, en prévision de son arrivée, sa mère avait confectionné des zlabias (gâteaux aux longs tubes de pâte cuite, remplis de miel rouge et doré). Une semaine de classe terminée, une autre semaine encore et ce seraient les compositions, le dernier bulletin trimes-

triel; du travail pour lui, Raton, évidemment! mais il aimait l'étude, l'effort; il savait très bien qu'il passerait en troisième, aucun doute; il avait eu sa moyenne aux deux précédents trimestres ; d'ailleurs, Bertrand et lui en avaient discuté! Ils avaient décidé, d'un commun accord, de fournir un effort encore plus grand.

« Ho... Ho... Ho... Ho... » psalmodia l'oncle Salah et Rebih, somnolent, s'arrêta lentement. Raton sauta sans l'aide du marchepied. Au bruit de la voiture, Malika et Saddek, sa sœur et son jeune frère, étaient accourus ; ils rentrèrent ensemble dans le logis accueillant tandis que l'oncle détela Rebih et l'amena au repos. Dans la pénombre, sa mère lui sourit et l'embrassa ; il jeta un regard hâtif au jeune nouveau-né, son dernier frère, qui pour l'instant n'avait rien d'humain, tout entortillé dans ses chiffons serrés dans des bandelettes comme une momie égyptienne. Il faisait bon dans le

logis tiède ; sa mère accroupie, tournait lentement la soupe du soir qui cuisait dans la vieille marmite d'argile noircie. Sa mère... Il regarda le visage pensif, jeune encore — elle pouvait avoir trente-cinq ans au plus —, mais qui portait déjà les traces de la fatigue. C'est elle seule qui s'occupait des enfants et de la maison sans répit aucun ; elle n'avait pas souvent l'occasion de sortir ; elle était peut-être allée trois fois dans sa vie à Souk-el-Rima ; elle en gardait un souvenir à la fois effrayé et enchanté, dont elle parlait volontiers à ses amies, lorsque celles-ci, les jours de fête venaient lui rendre visite ; le bruit, la circulation, la foule, l'avaient apeurée ; mais, quels souvenirs merveilleux elle avait rapporté des magasins, des lumières, des couleurs !... Il regarda avec attendrissement le front tatoué d'un bizarre dessin : deux sortes de croix entrelacées d'arabesques noires compliquées, et sourit aux doubles anneaux d'or

qui pendaient à ses oreilles trouées comme il se doit.

Malika aidait sa mère autant qu'elle le pouvait; pour l'instant, elle lui passait le plat contenant la galette dorée qu'il fallait mettre au chaud près du foyer. La petite sœur tendait vers la flamme ses mains aux paumes toutes rouges de henné, marquetées de noir par endroits; elle était déjà coquette la jeune Malika ! « Il n'y avait pas longtemps encore, pensait Raton, il avait, lui aussi, les mains passées au henné ! » Puis, il avait grandi; il avait fréquenté des camarades européens, avait trouvé la coutume du henné désuète et bonne pour les femmes. Il se contentait maintenant d'avoir ses mains propres, sans les enduire d'aucun onguent.

Pendant que la soupe finissait de cuire, Raton s'enfonça dans le coin le plus obscur de la pièce et se changea. Il ôta soigneusement ses souliers (les chaussures coûtent cher, il

n'en aurait pas une nouvelle paire de sitôt) puis plia sa blouse d'écolier dans le coffre à linge : il retrouverait tout cela lundi matin, avant de retourner à Souk-el-Rima. Ce soir, il redevenait l'enfant du douar, l'enfant de la brousse, une brousse qu'il aimait par-dessus tout...

Pieds nus, dans sa gandoura blanche, Raton était à l'aise ; il se retrouverait mieux ainsi parmi les siens; bien sûr, il ne serait jamais plus semblable à eux, maintenant; il avait appris trop de choses à l'école ; plus tard, il partirait, il serait obligé de partir... « Ils » ne le comprendraient plus. Déjà, les vieux du douar souriaient, se moquaient, lorsqu'il faisait tout seul de la culture physique, ou lorsqu'il entraînait les plus jeunes à la course, derrière le champ de l'oncle Salah. Son père et ses oncles l'encourageaient, ils voulaient qu'il arrivât ! A quoi ? il aurait été très embarrassé de le dire, il n'avait aucun but

précis ! Plus tard, il verrait, il choisirait ; il était heureux d'être l'aîné de la famille, le garçon en qui le père avait mis tous ses espoirs...

Il sourit à sa mère qui lui montrait le nouveau-né, tout en pleurs, à son réveil : c'était l'heure de son repas et, goulé et fort, il le réclamait bruyamment. Raton sortit de l'habitation pour aller à la rencontre de son père ; ce dernier était allé aux ruches dans l'après-midi, il n'allait pas tarder à rentrer. La nuit était tout à fait venue et quelques étoiles clignotaient à travers la brume légère ; il faisait frais. Les pieds nus de Raton foulèrent le sol dur, épousèrent les cailloux polis qui tapissaient la terre devant la maison. Il longea la haie d'épines qui les séparait des Snânni ; il entendit un bêlement plaintif.

« Tiens, pensa-t-il, ils ont acheté la chèvre de l'oncle : je reconnais son cri. »

Il descendit le sentier resserré, bordé à

présent de cactus, dont les larges palettes se profilaient dans l'ombre. Bientôt, il aperçut la silhouette de son père; ce dernier montait calmement, posément, du pas de l'homme nullement pressé, qui n'aime pas à dépenser inutilement ses forces. Ils revinrent ensemble, lentement, vers la demeure; le brouillard passait silencieux et humide dans le ciel. Raton questionnait son père sur la semaine écoulée, sur les abeilles qu'il venait de visiter : dans peu de temps le père reviendrait avec les gâteaux de cire, pleins du liquide blond délicieusement sucré, et les enfants heureux, mordraient en aspirant les nids compliqués formés par les abeilles. Son père lui apprit que Guerib et Bourani s'étaient réconciliés : ce dernier avait offert la grosse poule noire à Guerib, en compensation; et Guerib ne pleurerait plus celle que le chien de Bourani avait dévorée; l'armistice était signée entre eux.

Ce qui ennuyait le plus le père de Raton,

c'était la dernière incursion des bandits dans le douar voisin : ils étaient venus à une dizaine, armés, avaient mis à sac deux gourbis et emporté deux ou trois outres de blé et de semoule. Quand arrivait la nuit, les habitants terrorisés se cachaient, se terraient dans les demeures et n'en sortaient plus. Le père de Raton craignait que cela se reproduise, et qu'ils viennent cette fois-ci faire un raid sur le douar.

Raton frissonna, puis, insouciant, haussa les épaules. Qu'ils viennent, on les recevrait joliment ! Ils étaient repartis, disait le père, dans la montagne, vers Sidi-Mabrouk, le marabout blanc qui dominait la région ; ils avaient dû cacher les mulets derrière les oliviers, les charger et s'en aller sans être inquiétés le moins du monde. Quand cela s'était-il passé ? Jeudi dernier, affirma le père ; on avait averti la police le lendemain ; l'enquête avait com-

mencé, mais pour l'instant, rien n'avait été trouvé.

Au fur et à mesure qu'ils montaient, l'air fraîchissait et, quand ils sortirent de la haie de cactus, ils reçurent la gifle froide de la brise nocturne. Devant les portes basses, les vieux, accroupis, fumaient en silence ; on les devinait au point rouge incandescent de leur cigarette ; les enfants jouaient derrière les haies ; on ne voyait pas les femmes.

« Bonsoir, Rahmouni ! » — « Bonsoir à toi, bonsoir à vous tous », répondait le père de Raton... « Salem... Salem... » continuaient les voix qui se perdaient dans l'ombre...

Un mulet renifla dans l'enclos ; Raton devina Rebih, couché sur le flanc ; comme toutes les vieilles personnes, il n'arrivait pas à trouver le sommeil...

L'un après l'autre, ils entrèrent dans la rudimentaire demeure ; le père s'allongea sur la natte qu'il tira vers le foyer ; il s'étira, fati-

gué, par la journée de travail, mais content : la récolte serait belle, cette année et on vendrait plusieurs mesures supplémentaires ; les ruches bourdonnaient, le miel aussi serait d'un bon rapport. Raton s'assit près de lui, tandis que la mère passait les écuelles et distribuait de grosses louches de soupe à l'huile et aux épinards. Raton aimait le repas du soir chez lui : tout lui était familier, le crépitement du bois dans le foyer, le cliquetis des anneaux de sa mère, la voix trop aiguë de Malika, et la lumière vacillante de la lampe à pétrole suspendue à la poutre transversale...

Le père rompit la galette et en donna à chaque enfant; accroupis autour de lui, ils mangèrent de bon appétit, comme de jeunes loups aux dents aiguës. Raton savoura de la langue et du palais les zlabias que la mère servit ensuite. Le gâteau blond fondait dans sa bouche, et sa pensée se concentra tout entière sur le plaisir qu'il éprouvait.

BERTRAND ET RATON

Les hommes sortirent un moment sur le pas de la porte, pendant que les femmes éteignaient le foyer, tiraient les nattes, et déplaiaient les haïks (couvertures indigènes tissées par les femmes du pays).

Un peu plus tard, les membres rompus, las, Raton s'étendit sur la natte du fond, après que son père eût soigneusement barricadé la porte d'entrée. Heureux, il s'endormit, non sans penser vaguement aux bandits dont son père avait parlé dans la soirée.

Au dehors, les cri-cris jetaient à pleine gorge leur chanson perlée; les chacals s'appelaient de colline en colline.

EXTRAIT DU CATALOGUE

■
Maurice DEKOBRA
Minuit, l'heure galante

■
Georges ARNAUD
Les oreilles sur le dos

■
George-DAY
La Colombe Noire

■
Fernande CHOISEL
Sacha Guitry, intime

■
Francis DIDELOT
L'Aventure Caraïbe

■
René DELPECHE
Parmi les Fauves et les Requins

■
Jean FANGEAT
Des chiens et moi

■
Anne MARIEL
Lola Montès

■
Pauline CARTON
Histoires... de Cinéma

■
Jacques ROBERT
Marie - Octobre

■
Anne SALVA
La Fête finit rue Lepic



Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

